

Ellis

Lundi 21 octobre

Je ne vais quand même pas lire *Hello ! Magazine* cent fois. L'aisselle gauche de Brooklyn Beckham, je commence à la connaître, merci bien. Bon, ce n'est pas comme si j'avais autre chose à me mettre sous la dent. La page du sommaire de *Vogue* est maculée de morve séchée. Je ne risque pas non plus de toucher au *Cosmopolitan* vu que Charlize Theron y est en couverture. Depuis que j'ai vu *Blanche-Neige et le chasseur*, elle me fiche la trouille. Je crois toujours qu'elle va bondir hors de la page et me sauter à la gorge.

En l'absence de lecture, mon regard se pose au sol. Les yeux plissés, j'aperçois une blatte qui détale, une mèche de cheveux sur le dos. On dirait un jeu télévisé en miniature. Mes cheveux à moi pendouillent lamentablement sur mes oreilles – ça devient urgent. Si dans cinq minutes on ne me prend pas, je rentre à l'appartement et me fais moi-même une teinture, dans la baignoire, avec un kit couleur.

La petite se met à chouiner. J'ai bien essayé de lui glisser une phalange dans la bouche mais elle a faim. Hors de question de l'allaiter ici. On ne peut tout de même pas être là à bavarder tranquillement avec une parfaite inconnue et

tout à coup exhiber son nichon comme si de rien n'était ! Moi, je zieuterais. Pas longtemps, mais je regarderais quand même. Mes nénés, c'est la troisième chose la plus précieuse que j'aie, après mes pieds et ma mounette.

Au bout de quinze minutes et trente secondes, une bonne femme aux allures de Roseanne, en plus petite, surgit du rideau de perles. Elle porte des claquettes vert d'eau qui lui font des pieds de hobbit, ses avant-bras sont recouverts de tatouages – Tom Hiddlemachin en Loki sur le droit et Chris Hemtruc en Thor sur le gauche.

— Bonjour. Je m'appelle Steffi. Vous, c'est Mary, c'est bien ça ?

Aucun sourire dans les yeux.

— Oui. Mary Brokenshire.

Steffi est vêtue d'un vieux tee-shirt Gryffondor. Ses cheveux couleur côtes de porc grillées sont rasés de près d'un seul côté du crâne.

— Si vous voulez bien me suivre...

On traverse les perles, puis une pièce au carrelage noir pailleté, puis une voûte en contreplaqué crasseux, pour arriver enfin aux bacs. Là, elle me fait pivoter, me colle dans un fauteuil devant une glace et pose ses mains chaudes sur mes épaules. Elle me demande ce que je veux, conversation tout à fait inutile puisqu'elle le sait parfaitement : je suis venue la semaine dernière pour faire un test couleur et on a déjà parlé de tout ça en long, en large et en travers.

— Bon, alors on fait noir, dit-elle. On vous a proposé un thé ou un café ?

— Non.

Je n'aime ni le thé ni le café. J'aurais bien aimé un jus de fruits mais ils n'ont qu'un sirop vraiment cheap qui me file des caries rien qu'à voir la tête de la bouteille. Et je sais très bien que demander un verre de lait ferait trop gamine

dans ce contexte, donc pour préserver les apparences, je lui réponds que oui, merci, une tasse de thé, ce serait super.

Steffi s'éclipse et revient, à défaut de thé, avec un peignoir. Elle attend que je transfère la petite du porte-bébé à la poussette, espérant apercevoir le nourrisson. Les gens sont tous dingues des bébés, j'ai bien remarqué. Je dépose la petite dans la poussette et place un voile fin sur l'ouverture du landau. Je n'aime pas que les gens la regardent, ou me regardent, trop longtemps. On ne sait jamais.

Steffi me fait passer le peignoir, seule ma tête reste visible sous cette cape géante. J'aimais bien porter des capes, avant. Ou m'enrouler dans une grande serviette de bain. C'est quand même génial quand on sort d'un bon bain chaud, qu'on se met une serviette sur les épaules et qu'on court dans le couloir, avec la serviette derrière qui vole comme une cape. Avec ma cousine Foy, on le faisait tout le temps après notre bain. Enfin, on l'a fait au moins une fois.

— Tout se passe bien avec la petite ? me demande Steffi.

— Très bien, oui. C'est notre cinquième, alors on a l'habitude de la fatigue. Vous savez ce que c'est, j'imagine.

Son visage s'illumine.

— Ah ça oui ! Nous, on en a quatre et c'est le bordel. Mais on adore ça. On adore le bordel !

Nous rions comme seuls les parents qui se comprennent savent le faire, tandis qu'elle commence à appliquer la couleur.

— Vous avez un truc de sympa prévu après le salon ?

Elle a dû poser cette question au moins onze mille fois. Aucune intonation, elle se fiche complètement de la réponse. Que je lui fournis quand même.

— Pas vraiment, non. Quelques courses, aller chercher les enfants. Je suis encore en congé maternité, j'ai fermé le cabinet, alors ça me fait du bien de ne pas avoir de programme trop rigide.

— Quel genre de cabinet ?

— Médical. Je suis généraliste.

— Ah. Et ils sont où, aujourd'hui ? C'est une amie qui s'en occupe ?

Il me faut quelques instants pour comprendre de qui elle parle.

— Les enfants ? Ah, eh bien, à l'école, tous.

— Ils ne sont pas en vacances, comme les autres ?

— Ils sont en école privée. Pour eux, c'était la semaine dernière, les vacances.

— Ah, je vois, dit-elle avec une pointe d'éccœurement. Ils sont tous les quatre en école privée ?

Une main sur la barre de la poussette, je fanfaronne.

— Eh oui. C'est leur papa qui y tient, il est fou d'elles. Mais on s'arrête à cinq. En janvier je me fais ligaturer les trompes, on en a déjà parlé. Si je l'écoutais on pourrait bientôt monter une équipe de foot avec nos enfants.

— Mon mari est pareil !

— Aujourd'hui, c'est notre anniversaire. Ce soir les petits vont chez leurs grands-parents et nous, on file au restaurant.

— Ah oui ? Vous allez où ? Un endroit chouette ?

Quelle question débile. *Non, on va dans un boui-boui pourri réputé pour son hygiène douteuse, où le chef cuisinier se torche avec les feuilles de salade.*

— Au China Garden, le resto avec le dragon doré au plafond. C'est mon mari qui invite.

— Et il fait quoi, votre jules ?

J'adore quand elle dit ça, « votre jules ». C'est génial d'avoir un mec à moi, rien qu'à moi.

— Il est coach sportif.

— Super. Moi j'aimerais bien qu'il me sorte aussi parfois, mon mari. Je crois bien que depuis que notre petite dernière est née, Livvy, on n'a pas fait une seule soirée en amoureux. Et elle rentre en maternelle le mois prochain.

— Oh, vraiment ?

— Eh oui. De toute manière on n'a pas les moyens de sortir. Rich vient de se faire virer de l'aéroport.

— Ah mince, commenté-je avec une nuance de compassion dans la voix, comme il se doit. Et qu'est-ce qu'il...

— Bagagiste à l'aéroport John Lennon. Pendant vingt ans. Quand il y avait des grèves, lui, il était toujours là pour bosser, même si c'était son jour de congé. Il a même chopé un terroriste, une fois.

— Eh bien dites-moi...

Le long de la plinthe le jeu télévisé avec le cafard reprend. Je simule une quinte de toux, Steffi me demande si je veux un verre d'eau et c'est là qu'elle se souvient que j'attends toujours mon thé. Elle disparaît pour voir « où en est le thé », comme s'il pouvait s'être préparé tout seul.

Elle revient avec une tasse et deux gâteaux secs, des Custard Creams, dont l'un est effrité. Je retire la rondelle du dessus du premier biscuit et racle la crème au milieu avec les dents du bas. Ensuite, je recolle les deux rondelles et entreprends de croquer les bords en petits mouvements circulaires, de sorte qu'à la fin il ne me reste entre les doigts qu'un petit rond de pâte chargé de salive. Je glisse le tout dans ma bouche et attends la dissolution totale du biscuit. Au moment où j'avale, je me rends compte que Steffi ne m'a pas quittée des yeux pendant toute l'opération. Je rougis jusqu'aux oreilles.

Soudain mon téléphone bipe. Je farfouille dans mon sac à main.

— Ça doit être le papa qui veut savoir comment vont ses filles.

— Aaah, commente Steffi, les yeux embués.

Ce n'est pas papa. C'est eBay qui m'informe des promotions à venir sur les fournitures scolaires.

Steffi répartit la couleur avec un peigne.

— C’était lui ?

— Oui. Il veut savoir s’il doit rapporter quelque chose en rentrant. Il est adorable.

— C’est un vrai trésor, votre mari.

Je lève mon iPhone pour montrer une photo de lui à la coiffeuse. Elle s’empare du téléphone et plisse les yeux.

— Il est canon, dites donc.

Je sais ce qu’elle pense : elle se demande comment une nana comme moi a réussi à se dégoter un type comme lui. Elle me rend le téléphone, je range le mari dans mon sac.

— Oui, j’ai beaucoup de chance. On est ensemble depuis qu’on est gamins.

— Ah, vous avez commencé tôt, alors. Je me disais bien que vous étiez jeune pour en avoir cinq.

— J’ai eu le premier à quatorze ans.

— Ah oui, quand même...

— Ensuite les jumelles, et puis Harry. Ça a été dur pour passer mon diplôme de médecin mais on s’est débrouillés. Et puis la petite dernière a été une surprise.

— Moi j’ai rencontré Rich pendant un enterrement de vie de jeune fille.

Je ne lui ai strictement rien demandé et la réponse ne m’intéresse absolument pas mais je feins la curiosité parce que, sans trop savoir pourquoi, en fait j’aime bien discuter avec elle. Papoter avec une autre femme mariée.

— Ah, c’est bien de faire la fête parfois.

— Oui, enfin on a un peu exagéré, dit-elle en riant. Quand il a chanté *Three Times a Lady* au karaoké avec une main tendue vers moi, je me suis dit ça y est, c’est lui, je le sais.

Je souris dans la glace.

— C’est lui... C’est génial d’être sûre, hein ?

— Oui, enfin, attention, faut pas croire que c’est tous les jours dimanche non plus. Hier matin par exemple, il se lève avec un rhume, il respire comme l’autre, là, Dart Machin.

Alors je lui dis : « Rich, je te jure, si tu continues à souffler comme ça, je te fous la tête dans le gril à bacon », que je lui dis, tellement ça me tapait sur les nerfs.

Moi, je ne comprends pas ça. Pourquoi rester avec une personne si sa simple respiration vous donne envie de l'étriper ? Je lui pose donc la question.

— Alors vous ne l'aimez plus ?

Elle s'esclaffe.

— Mais si ! Je blaguais, voyons. Mais s'il pouvait aller bosser sur une plateforme pétrolière ou un truc dans le genre, histoire qu'il quitte la maison de temps en temps, j'avoue que je serais pas contre. Vous voyez ce que je veux dire ?

Je ne vois pas du tout mais je n'ai pas le temps de lui demander des explications, elle me fourre entre les mains le magazine que j'ai déjà lu six fois dans la salle d'attente et me voilà de nouveau avec l'aisselle poilue de Brooklyn sous les yeux, une interview de la mère de Liam Payne et une autre du mec qui a raté sa prestation à *La Grande-Bretagne a un incroyable talent* et qui, malgré ses vingt liftings, déteste encore son apparence.

Quand on était au pub, on jouait souvent à *La Grande-Bretagne a un incroyable talent*. Après la fermeture des cuisines, en soirée, tata Chelle donnait un coup de main à tonton Stu au bar, les garçons restaient à l'étage, alors Foy et moi on descendait se goinfrer des restes de frites encore chaudes et des morceaux de baguette qu'on trempait dans la sauce salade. Chacune son tour, on émergeait de la buanderie et on racontait une histoire à faire pleurer dans les chaumières à un panel de peluches perchées sur le comptoir, et après on beuglait dans une bouteille de vinaigre les paroles de la chanson *Flying Without Wings*. Miss Moustache et Léon l'ourson nous envoyaient à chaque coup en camp de redressement.

Steffi revient au bout d'une demi-heure.

— Allez, on va rincer tout ça. Vous pouvez laisser la petite avec Jodie.

La fille qui s'appelle Jodie est toute jeune, tout sourire, elle a une épaule tatouée de lunes et d'étoiles et porte une paire de Doc Martens blanches. Elle est déjà postée près de la poussette.

— Pas de problème, je vous la garde, dit-elle.

— Vous ne la quittez pas des yeux, hein ?

— Pas de souci. Je peux la prendre si elle se réveille ?

— Non, je n'aimerais mieux pas. Elle préfère qu'on la laisse tranquille.

Steffi me fait retraverser la salle au sol pailleté pour rejoindre les bacs. Il faut que je m'en trouve, des paillettes. Je ne sais pas encore ce que j'en ferai mais je n'en utilise pas assez. Bientôt on sera en novembre, je pourrai débiter la déco de Noël avec un peu d'avance. Je ne suis pas encore assise que Steffi ouvre déjà le robinet et fait couler l'eau. En m'installant je sens une drôle de palpation dans le creux des reins, le long de la colonne vertébrale et entre les omoplates. Je bondis du fauteuil.

— AAAAH !

C'est un fauteuil de massage, je le vois bien, maintenant.

— Trop fort comme pression ? demande la coiffeuse.

— Euh, non, mais c'est la première fois que...

— Vous voulez que je l'éteigne ?

— Non, non, ça va aller. Enfin je crois.

— Normalement ça aide à se délasser mais certaines personnes n'aiment pas ça. Dites-moi si c'est too much, hein.

Je reprends place et quelques instants plus tard, j'émet des gémissements involontaires au contact de ces délicieuses pressions dans le dos. Le même genre de petits cris que lâchent les gens quand ils se font des papouilles coquines. Heureusement, il y a plein de sèche-cheveux en marche, personne ne m'entend glousser de plaisir.

— Depuis quelque temps je me suis mise à vendre des produits Avon, annonce soudain Steffi. Ça vous dirait de jeter un coup d’œil au catalogue ?

— Euh...

— Et samedi soir j’organise une réunion à la maison. Vous seriez libre ?

Je n’ai absolument rien fait pour justifier cette invitation mais j’imagine qu’elle a repéré l’odeur du fric chez moi, avec mes quatre mômes en école privée.

— Ça va être compliqué, dis-je entre deux instants d’extase, le samedi est consacré à la vie de famille, habituellement.

— Eh bien amenez vos petits. Les nôtres seront là. Ils pourraient regarder un Disney ensemble, dans le bureau. Les hommes seront sûrement au pub, comme d’habitude.

— Mon Kaden ne boit pas. Il préfère les jus de noix de coco et les shooters de plancton.

— Ben il pourra se mettre devant Ant & Dec¹ dans l’autre pièce, non ? Allez, on va bien s’amuser. Pas sûr qu’il y aura de quoi dîner mais en général, les gens apportent des Pringles et du Prosecco à ce genre de soirée. Amenez donc une bouteille.

— En ce moment je ne bois pas à cause de l’allaitement, mais oui, pourquoi pas... Ce serait chouette. Merci.

Au moment où je dis, « Ce serait chouette », je sais pertinemment que je n’irai pas. Rien que d’y penser, j’ai des sueurs froides. Je suis comme Ariel dans *La Petite Sirène*, rousse, qui aimerait bien jouer avec les autres, se balader avec eux, gambader et jouer toute la journée au soleil. Mais ce monde-là, je n’y ai pas droit. Et plus question d’être rousse. C’est comme ça, maintenant.

1. Duo de comédiens britanniques, présentateurs d’émissions télévisées (toutes les notes sont de la traductrice).

Je ne dis plus rien et après m'avoir donné son adresse, Steffi se tait aussi. Elle me frictionne le crâne, c'est l'extase. Au deuxième shampoing, habituée aux sensations, je me concentre sur la pression de ses doigts sur mon cuir chevelu, les frottements, le rinçage, le brossage délicat, le massage du dos et des épaules. Je voudrais que ce paradis de noix de coco synthétique ne cesse jamais. Ayant légèrement relevé la tête pour jeter un coup d'œil sous la voûte, je vois Jodie bercer le landau, les yeux rivés sur son téléphone portable.

Le salon s'est rempli, la radio est à fond parce qu'on passe Despacito. « On a dansé dessus pendant toutes ses vacances », raconte une des coiffeuses en montant encore le son. D'après ce que je comprends, trois des employées sont parties ensemble en Espagne. Elles ont passé une grande partie de leur séjour « complètement torchées », mais, visiblement, réentendre cette chanson les emplît de joie. On dirait qu'elles sont très proches. Natalya, celle avec des macarons de princesse Leia, connaît les paroles par cœur, elle se déhanche en rythme. Steffi et Toni, derrière moi, taillent un costard à leurs ex-maris. Meg, celle avec le chignon palmier, plie des serviettes en racontant à sa cliente ses vacances à elle, désastreuses, « dans le même endroit que là où la petite Maddie a disparu ». « Il a plu presque tous les jours. Dans la mer il y avait plein d'étrons. On s'est fait voler nos affaires alors on est rentrés. »

Le robinet se referme, je l'entends goutter dans le bac, ploc, ploc. À mon grand regret le fauteuil s'arrête de masser. On m'enroule une serviette grise qui pue la viande hachée autour de la tête et me voilà invitée à retraverser le sol pailleté pour passer au séchage. Jodie est partie faire un café. Le bébé dort encore, ce qui n'est certainement pas grâce à elle.

Si Steffi était tout ouïe pendant notre conversation sur les enfants, c'est bien fini, la voilà en pleine concentration.

Sèche-cheveux en main, visage crispé, elle virevolte autour de moi, me tirant les cheveux sans ménagement. Elle froisse, défroisse et secoue ma tignasse pour la sécher, replace ma raie comme il faut et entame le lissage de mon carré noir corbeau.

J'ai droit à quelques derniers instants de bonheur au moment du brossage final. Une main sur mes yeux, elle m'asperge de laque, puis l'instant d'après elle me tend un miroir. Un carré noir. Des yeux marron. Disparus, les cheveux roux. Je suis méconnaissable.

— Alors Mary, ça vous plaît ?

— C'est parfait, merci beaucoup.

— Je vous en prie.

Steffi me retire le peignoir, je débloque les roues de la poussette et avance vers la caisse pour régler. Je pensais qu'elle me reparlerait de la soirée Avon, mais non, rien.

À la radio les pubs s'enchaînent : une entreprise de vérandas offre 25 % de réduction sur les portes et les fenêtres, une société de sports nautiques file des poissons gratos et au Jungle Café, les repas sont offerts aux gamins. Rien dont je puisse profiter directement mais je fais semblant de trouver tout ça fort intéressant.

La porte s'ouvre avec un petit son de cloche, trois hommes entrent à la queue leu leu. Sans se presser, aucun mouvement brusque. Les deux premiers s'essuient les pieds sur le tapis, le troisième se frotte le nez d'un revers de manche. Un courant glaçant me traverse le corps, je suis figée sur place. Ils parlent fort, pas un ne s'excuse. Ça rit et ça tousse, une toux de fumeur.

Ce rire me coupe la respiration. Je le reconnais. C'est lui, le petit, avec ses cheveux jaunes, ses yeux de prédateur, son sourire insolent et ce visage de traviole. Il exsude le pouvoir,

ce mec. Pouvoir sur les deux autres. Ce sont eux. Je sais que ce sont eux.

Sois rationnelle. Logique. Respire. Scants me dit tout le temps que je suis parano. Ce serait vraiment une coïncidence incroyable de me retrouver ici en même temps qu'eux. *Respire plus profondément. Aie l'air normal. Voilà trois types ordinaires. Trois clients innocents.*

Steffi tend sa main potelée ornée de bagues en or. Ses doigts ressemblent à tes chipolatas étranglées.

— Ça fera trente-deux livres, Mary. Merci.

Les trois types accaparent toute mon attention. Ce sont les Trois Petits Cochons qui ont détruit ma maison en soufflant dessus. Je sens l'after-shave dont ils se sont aspergés. *Aramis*, si je ne m'abuse, et autre chose. *Lynx* ou *Old Spice*. J'étouffe.

Le petit costaud avec les cheveux couleur paille et le blouson camel se met à raconter qu'il y avait un accident sur l'autoroute et que c'est pour ça qu'ils sont en retard. En retard pour quoi, je n'ai pas compris, j'ai le cerveau en vrac. La musique est trop forte, aussi, les guitares punks m'agressent les tympanes. Le châtain avec le bomber, en jean skinny et baskets, pose pour un selfie avec la fille qui s'appelle Natalya. Des vieilles connaissances, peut-être... Tandis que le troisième, une vraie armoire à glace avec d'énormes paluches et un menton en galoche, clairement dans l'ombre des deux autres, a néanmoins l'air content de son sort. C'est le poids lourd, lui, un vrai tank. Ils font tous partie de la même bande. Meg se joint à la brunette, elles prennent un selfie pour Instagram. Et les deux autres, Jodi et Toni, rejoignent à leur tour le groupe. Elles roucoulent toutes comme si les mecs étaient des rock stars. Mais moi, je les connais, ces types. Je les ai vus dans mes cauchemars. Et ce rire, je le reconnais.

Je règle Steffi et lui dis de mettre la monnaie dans la boîte des associations caritatives. Sur le comptoir il y a un carton

plein de petits animaux tricotés, des lions, des tigres, des ours. Un œuf fondant d'Halloween a été glissé à la place des têtes et on a collé de gros yeux globuleux sur les bestioles en laine. J'en veux un mais je veux surtout partir.

— C'est un client qui les fait, pour le sanctuaire des ânes, explique Steffi en glissant ma monnaie dans une tirelire en métal blanc.

Il faut que je m'en aille mais je n'arrive pas à savoir quel animal je veux – un tigre, un lion ou un ours. Le type au bomber s'approche du comptoir. Il va se retrouver tout près de moi. Il va voir mon visage. Je plonge la main dans la boîte et m'empare d'un lion en laine.

— Merci, dis-je d'un filet de voix. Au revoir.

Je pousse le buggy tant bien que mal vers la sortie. J'entends Steffi derrière moi.

— Et pour la soirée Avon dont je vous ai parlé...

Je suis obligée de faire ma malpolie, je n'arrive pas à lui répondre. Sans que je m'en sois aperçue, le Tank m'a suivie et le voilà qui me tient la porte ouverte. Je n'ose pas lever les yeux mais au dernier moment, juste avant que la porte ne se referme, je le remercie et nos regards se croisent. Je décèle un léger froncement de sourcils chez lui. Soit je lui rappelle quelqu'un, soit il m'a reconnue.

— Allez, bonne route, dit-il d'une voix grave qui me glace les sangs.

On dirait un accent de Bristol, ça. Oui, c'est bien possible. Il n'a dit que trois mots mais j'ai très clairement reconnu l'intonation. Les larmes me montent aux yeux et déferlent en torrents sur mes joues. Je veux rentrer, rentrer chez moi, dans mon appartement, et fermer toutes les portes et les fenêtres.

Comment ont-ils fait pour arriver jusqu'ici ? Je marmonne, remontant la rue principale au pas de course, le souffle court,

et arrive sur le front de mer. Le vendeur de beignets me voit passer et sort la tête de sa camionnette.

— Charlotte ! Charlotte ! Je vous ai mis des beignets frits de côté !

Mais je feins de ne pas l'avoir entendu et continue à trotter, jetant des regards en arrière à chaque instant pour voir si les types me suivent. Mais non, non, personne ne s'est lancé à ma poursuite. À cause du vent j'ai les yeux et la gorge pleins de sel et de sable, mais je ne m'arrête pas pour autant.

Ouin ouin ouin, je pleure comme une madeleine sur tout le trajet de retour.

Portail, escaliers, et nous voilà enfin à l'intérieur de l'appartement. Les portes qui donnent sur la terrasse sont fermées à double tour. La porte d'entrée aussi, verrou enclenché. Rideaux du salon tirés. Je compte les chats, c'est bon, ils sont tous là. Je sors Emily de la poussette et elle proteste mais je la serre contre moi, fort. Elle n'a plus rien à craindre. Ce n'est qu'à cet instant que ma respiration ralentit enfin. Le répondeur clignote. *Vous avez un nouveau message.* J'appuie sur Play.

Silence.

Grésillements.

Une respiration.

Ça raccroche.

Tonalité.

Mon cœur bat à tout rompre mais je rassure Emily.

— Un faux numéro, pas de quoi s'inquiéter.

Dans la chambre, je baisse le store et m'affale sur le petit lit à ressorts que le propriétaire a promis de bientôt remplacer. Emily est contre moi, peau à peau dans mon cou. On est en sécurité. Le silence envahit l'espace. Je n'entends que les battements sourds de mon cœur.

L'ancien locataire a accroché un poster sous verre de Frida Kahlo sur l'un des murs, par ailleurs tous totalement

ALIBI

nus. Je ne sais même pas qui c'est, cette Frida Kahlo, mais le proprio a dit que la peinture s'appelle *Le Temps s'envole* et que le gars qui l'a laissée ici, un artiste, était mort d'une overdose. Frida porte une robe blanche dans cet autoportrait. Au-dessus de sa tête il y a un petit avion. Et un réveil sur une étagère. Ses sourcils me font flipper. Je ne comprends pas ce que ça veut dire. Je ne comprends rien à rien, de toute façon.